

# La Promotion 13-16-19

## ou les Etudes Interrompues

*Souvenir ému à ceux qui ne les ont, hélas! plus jamais reprises.*

Vous avez tous eu certainement cette idée, n'est-ce pas, mes amis, qu'en entrant « à Bouzaréa », vous seriez entraînés dans le déroulement fatal d'un système bien établi: 3 années d'études et d'internat, accession lente aux trois grades symboliques de tyrons, profanes et vétérans, fatidique B. S. au bout; peut-être, pour quelques-uns à qui tout cela n'aurait pas suffi, un petit supplément? Un tel programme n'a d'ailleurs pas de quoi faire bien peur: l'école ne jouit-elle pas d'une bonne réputation? Et au fond n'est-on pas content d'y entrer après de longs mois de travail et d'inquiétude? On fournira bien encore ce nouvel effort, et au bout, ce sera enfin la liberté, si pleine d'espérances!

C'est exactement ce que nous pensions tous aussi lorsque nous pénétrâmes dans l'Ecole en 1913, « le 30 septembre au soir », comme le prescrit le règlement. Mais c'est ce qui ne devait pas du tout, pour nous, se réaliser.

\*\*

Nous voilà donc intégrés à la Bouzaréa, et commençant à vivre dans son atmosphère. Nous l'avons bien connue, cette ambiance, elle est curieuse, et son souvenir ineffaçable. C'est, bien entendu, celle de toutes les écoles semblables: soucis de service (je fus tyron balayeur) de réfectoire (les haricots verts textiles de M. l'Econome) d'étude (le zéro, la colle); ou joies de la moyenne et de la sortie sauvées, du plat supplémentaire, d'un lever exceptionnel à 6 heures, ou d'une sortie inespérée! Mais c'est aussi l'impression vraiment particulière du cadre: la pleine nature, campagne, collines et bois; les rafales de vent dans les dortoirs ogivaux, les senteurs matinales des jardins, les couleurs des couchers de soleil sur le Chenoua, la lumière, l'air, l'espace. Il faut avoir vu d'autres écoles pour comparer! C'est enfin la quiétude d'une vie, dans l'ensemble studieuse, régulière, au milieu de camarades et de maîtres formant un petit monde fermé, tranquille, bienveillant.

Notre année s'écoulait ainsi sans histoire. Nous nous accoutumions peu à peu à cette existence: elle nous isolait un peu du monde extérieur, mais elle nous en protégeait; elle nous suffisait. Si au dehors la tourmente s'avavançait, nous n'en savions à peu près rien, la « montée des périls » ne nous inquiétait guère. Nous étions d'ailleurs extraordinairement peu curieux de toutes préoccupations sociales, re-

ligieuses, politiques, nous contentant de quelques formules commodes, de vagues lieux communs: 16 et 17 ans, de grands enfants en vérité!

En juin 1914, une seule chose comptait: « la fuite », au calendrier soigneusement tenu. Quels que soient les bons côtés d'une école, vous ne voudriez pas que des élèves n'accueillent pas avec joie les vacances! Et même, quel tyron n'a, au fond de son cœur, souhaité quelque miracle qui les prolonge, voire quelque cataclysme qui engloutisse « la boîte »?

Pour une fois, le cataclysme eut lieu! A peine étions-nous hors de notre petit monde que l'autre, le grand, se manifestait à nous sous sa forme la plus dramatique, la plus violente: la guerre! Fini de respirer notre atmosphère tranquille, le charme est rompu, nous allons être désormais happés dans la plus terrible des aventures.

\*\*

Non, les vacances de « l'été 1914 » ne furent pas bonnes! Juillet: la tension européenne; août: la catastrophe; septembre: les deuils. En octobre 1914, premier accroc: l'Ecole ne rouvrira pas « en raison des circonstances que nous traversons ». On nous envoie remplacer dans l'intérieur des instituteurs mobilisés: nous voilà tous dispersés pendant près d'un trimestre. Il m'échoit le poste d'Hammam-Rhira, où, sans avoir jamais fait un jour de classe, je me trouve devant cinquante gosses de 5 à 8 ans, dont vous pensez si je sais que faire! Heureusement, l'institutrice me donne les premiers conseils pédagogiques, marqués au coin de la plus maternelle expérience.

En décembre 14, on nous rappelle à l'Ecole. Mais ce n'est plus ça: les premiers morts — parmi nos professeurs et nos vétérans — ont assombri l'atmosphère; d'ailleurs, un grand vide s'est fait: ni 3<sup>e</sup> année, ni sectionnaires, les classes 14 et 15 sont mobilisées. Dans notre 2<sup>e</sup> année, le tour de la classe 16 va arriver: on décide de nous faire passer le B.S. le plus tôt possible dans cette éventualité. En mars 1915, après un trimestre seulement d'études de 2<sup>e</sup> année, c'est chose faite, et la moitié de la promo s'en va. Croyez-vous que cela ne nous fasse pas quelque chose? Oui, mais pas ce que vous pensez: nous les envions! Notre 2<sup>e</sup> trimestre voit l'entrée en guerre de l'Italie: nous sommes partagés entre la joie de ce qu'un nouveau secours soit apporté à notre cause et la crainte de voir finir la guerre

TROP TOT (!!!) pour que nous y puissions cueillir notre part d'aventure et de lauriers! O naïveté!

Mais voici octobre 1915. La guerre se prolonge, nos vœux ne vont que trop être exaucés: le tour de la classe 17 approche. Une deuxième fois, l'Administration n'appellera pas la 3<sup>e</sup> année. Nous sommes admis à y passer mais « cette décision aura son effet à la fin des hostilités ». « Vous recevrez des instructions nouvelles quand la guerre sera terminée », nous écrit notre Directeur, M. Ab-der-Halden, mobilisé à son tour, avec la plupart des professeurs.

Le Parlement ne se décidant pas à nous appeler tout de suite — nous avons tout juste 18 ans — on nous fait à nouveau, jusqu'à notre départ, occuper des postes d'instituteurs. Nouvelle dispersion. Pendant un trimestre j'ai l'honneur d'enseigner (?) à ma demi-promotion de profanes 14-17 (car eux aussi ont été décimés) la science pédagogique à l'Ecole annexe; et en même temps, je ne sais pourquoi, le dessin géométrique: mystères de l'emploi du temps! Je suis aussi surveillant général, chargé de faire lever les élèves à 5 heures, et de faire régner l'ordre et le silence dans l'établissement: demandez au tyron Delpretti si je m'en suis bien acquitté...

Enfin, en décembre 1915, la classe 17 est appelée: les uns sont tirailleurs ici, les autres fantassins en France. J'inaugure l'année 1916 en m'embarquant pour aller là-bas faire mon apprentissage de soldat. Les six mois qui restent de notre 3<sup>e</sup> année y suffiront. J'abandonne les livres pour le sac et la pioche, les travaux sédentaires pour les marches et les manœuvres. Et en juillet 16, à l'heure où nous serions... normalement sortis de l'Ecole normale, nous en savions assez pour nous présenter, non au C.A.P., mais au front. Pour moi, ce seront les tranchées de St-Mihiel. Ce nom ne vous dit rien? Tant mieux pour vous! Vous le chercherez sur la carte pour vous distraire....

Moi, je ne l'oublierai pas: j'y ai bien regretté Bouzaréa!

\*\*

Il serait trop long de vous raconter nos pérégrinations pendant les années 16-17-18, et aussi 19, car « la Victoire » elle-même ne nous libéra pas tout de suite. Et songez à ceux qui avaient commencé en 1914! Si nous en avons souffert, c'est une autre histoire....

Bien rarement, il nous était donné de nous rencontrer, parfois dans des